

Thème 2 : Classes, stratification et mobilité sociale
Chapitre 1 : Comment analyser la structure sociale ?

| | |
|--|--|
| <p>Indications officielles : On présentera les théories des classes et de la stratification sociale dans la tradition sociologique (Marx, Weber) ainsi que leurs prolongements contemporains (I) et on s'interrogera sur leur pertinence pour rendre compte de la dynamique de la structuration sociale (II). On mettra en évidence la multiplicité des critères de différenciation sociale dans les sociétés post-industrielles (statut professionnel, âge, sexe, style de vie) et on se demandera dans quelle mesure cette multiplicité contribue à brouiller les frontières de classes (III).</p> | <p>Acquis de première : Groupe social</p> |
| | <p>Notions au programme : Classes sociales, groupes de statut, catégories socioprofessionnelles</p> |
| | <p>Notions complémentaires : Polarisation, domination, lutte des classes, classe en soi / pour soi, conscience de classe, conception réaliste / nominaliste des classes sociales, capital économique / culturel / social, moyennisation, retour des classes sociales, classe ouvrière / classes populaires, âge / génération, sexe / genre, plafond de verre, ségrégation spatiale</p> |

Plan :

I/ Les analyses des classes sociales

- A/ La conception réaliste des classes sociales : Karl Marx
- B/ La conception nominaliste des classes sociales : Max Weber
- C/ Une tentative de synthèse contemporaine : Pierre Bourdieu

II/ L'actualité de l'analyse des classes sociales

- A/ Les classes sociales s'effacent-elles ? L'effritement de la classe ouvrière et le développement des classes moyennes
- B/ Vers un retour des classes sociales ?

III/ La diversité des critères de différenciation sociale

- A/ Une différenciation selon l'âge et la génération
- B/ Une différenciation selon le sexe et le genre
- C/ Une différenciation spatiale

I/ Les analyses des classes sociales

A/ La conception réaliste des classes sociales : Karl Marx

Document 1 :

Le concept de classes sociale chez Karl Marx

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de la lutte des classes. Dans les premières époques historiques, nous constatons presque partout une division hiérarchique de la société, une échelle graduée de positions sociales. Dans la Rome Antique, nous trouvons des patriciens, des chevaliers, des plébéiens et des esclaves ; au Moyen Age, des seigneurs, des vassaux, des maîtres, des compagnons, des serfs ; et, dans chacune de ces classes, des gradations spéciales.

La société bourgeoise moderne [...] n'a pas aboli les antagonismes de classe. Elle n'a fait que substituer aux anciennes de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte. Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'ère de la bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes. La société se divise de plus en plus en deux vastes grands camps opposés : la bourgeoisie et le prolétariat. [...]

Avec le développement de la bourgeoisie, c'est-à-dire du capital, se développe le prolétariat, la classe des ouvriers modernes qui ne vivent qu'à condition de trouver du travail [...], contraints de se vendre au jour le jour. [...]

L'industrie moderne a transformé le petit atelier de l'ancien patron patriarcal en la grande fabrique du bourgeois capitaliste. [...] La grande industrie agglomère dans un endroit une foule de gens inconnus les uns des autres. La concurrence les divise d'intérêts. [...] La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs. Ainsi, cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte [...] cette masse se réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe.

Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste*, Editions des mille et une nuits, 1994 (1848)
et Karl Marx, *Misère de la philosophie*, Gallimard, 1965 (1847)

Q1 : Qu'est-ce qui détermine l'appartenance à une classe sociale selon Marx ?

Q2 : Quelles sont les deux principales classes sociales ?

Q3 : Pourquoi ces classes sociales sont-elles en conflit ?

Q4 : Qu'est-ce que la lutte des classes ?

Q5 : Quelle différence Marx fait-il entre "classe pour soi" et "classe en soi" ?

B/ La conception nominaliste des classes sociales : Max Weber

Document 2 :

L'analyse nominaliste de Max Weber

L'analyse de Max Weber est pluridimensionnelle. Il distingue :

- les classes, qui correspondent à l'ordre économique ;
- les groupes statutaires, qui correspondent à l'ordre social ;
- les partis, qui correspondent à l'ordre politique.

L'ordre économique est "le mode selon lequel les biens et les services sont distribués et utilisés". L'ordre social, "sphère de répartition de l'honneur", est le mode selon lequel le prestige se distribue dans une communauté.

Quant à l'ordre politique, il peut être défini comme la compétition pour le contrôle de l'Etat. [...]

Max Weber donne une définition strictement économique de la situation de classe, en disant que c'est la chance caractéristique pour un individu d'accéder aux biens. Les individus, du fait de leur famille, de leur profession, [...] de la région où ils habitent ou de tout autre cause déterminante, ont des chances (au sens de possibilité) inégales, différentes, d'accéder aux biens. Ces différences définissent des situations de classe différentes.

Les classes ne sont par conséquent qu'une dimension de la stratification sociale même si Weber sous-entend qu'elles en sont la trame la plus importante dans les sociétés modernes. [...]

Des gens dont la situation est commune peuvent prendre conscience de cette situation et organiser une action commune. Les intérêts de classe peuvent n'entraîner aucune action commune, mais seulement ce que Weber appelle des actions de masse, simples résultats communs d'une même situation sans prise de conscience. Une action de classe, au contraire, répond au sentiment d'une communauté d'intérêts, elle est orientée vers une défense commune de ces intérêts.

A. Beitone et alii, *Sciences sociales*, Sirey, coll. Aide-mémoire, 4e édition, 2004

Q1 : Quels critères M. Weber retient-il pour classer les individus ? Quelle différence avec Marx ?

Q2 : Ces 3 dimensions sont-elles forcément liées ?

Q3 : Repérez 3 points communs et 3 différences entre les analyses de Marx et de Weber.

C/ Une tentative de synthèse contemporaine : Pierre Bourdieu

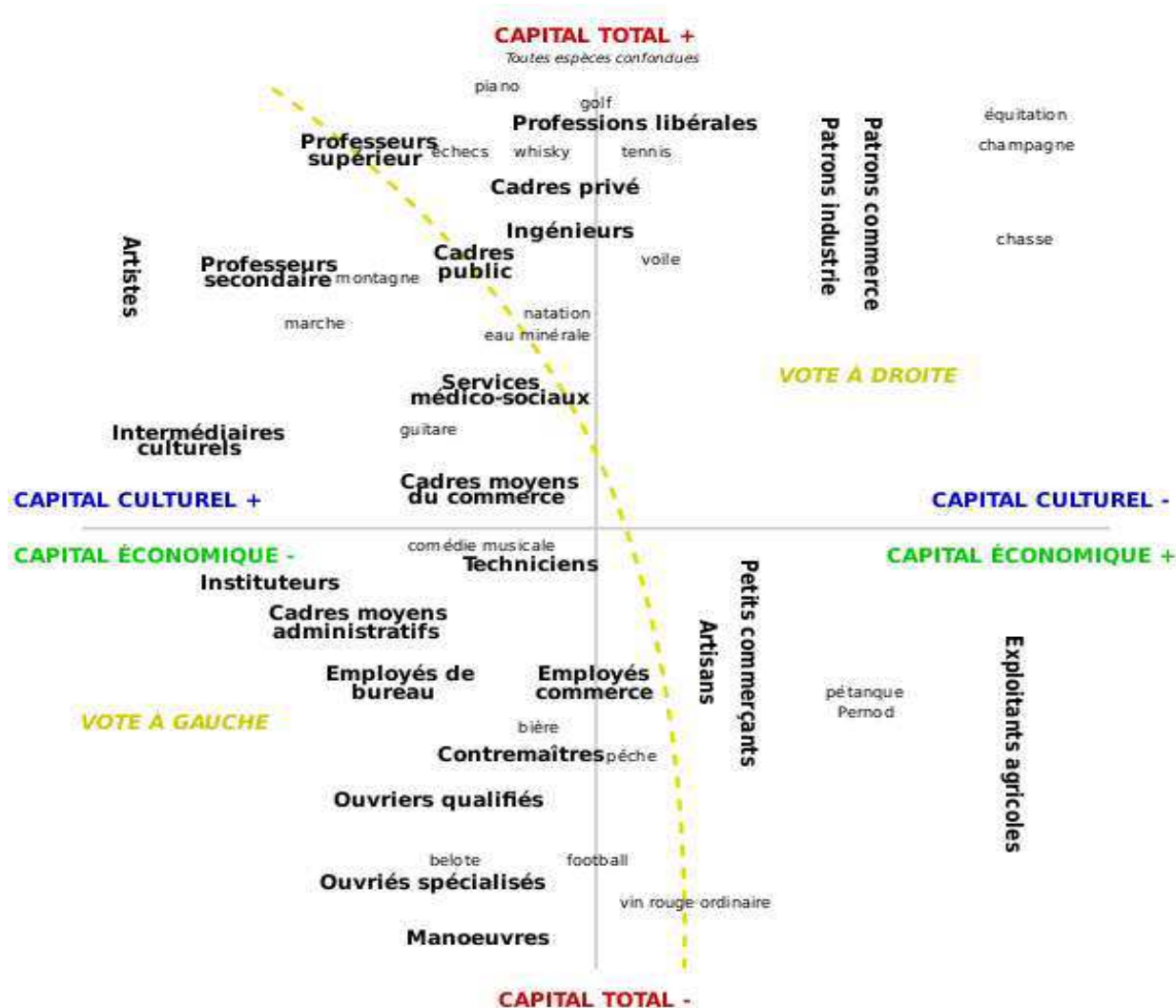
Document 3 :

En puisant à ces deux sources, Pierre Bourdieu développe un espace social traversé par des rapports de domination, dans lequel les classes sont inégalement dotées et relativement fermées,

mais où l'action collective n'est qu'une virtualité. Pour Pierre Bourdieu la position sociale est définie par le volume et la structure du capital global dont disposent les individus. Au delà d'une dimension économique, empruntée à Marx (le capital économique), Bourdieu accorde une grande importance au capital culturel (certifié notamment par les titres scolaires, mais également lié aux dispositions corporelles et à la familiarité vis-à-vis des biens culturels), au capital social (réseau de relations), ainsi qu'au capital symbolique qui renvoie à la considération que confère la possession des trois autres formes de capital. La hiérarchie sociale découle de la distribution inégale de ces différents capitaux avec une dimension quantitative : les agents fortement dotés constituent les classes dominantes ; mais aussi qualitative : selon la composition du volume global de capital la position des individus varie. Il définit ainsi trois classes liées à la possession de ces capitaux et à des habitus et styles de vie spécifiques. C'est donc une approche multidimensionnelle de la classe qui est développée. Entre ces classes le conflit n'est pas une nécessité mais il existe bien des rapports de domination et des luttes, notamment pour le contrôle du capital culturel, enjeu majeur selon Bourdieu. Les classes dominantes cherchent ainsi à imposer leur modèle culturel et leur vision du monde aux autres classes par le biais de pratiques de distinction, pour cela elles doivent contrôler les institutions productrices de légitimité comme l'école ou l'État. Il y a donc chez elles une stratégie consciente de reproduction. Bourdieu tente de dépasser l'opposition entre classes réelles et constructions du sociologue, qui distingue le réalisme marxien du nominalisme wébérien, en proposant la notion de « classes virtuelles ». Celles-ci, construites par le sociologue peuvent néanmoins prendre corps à travers un processus de mobilisation et de représentation, ce qui semble être observable pour la classe dominante. En ce sens, la définition des classes elle-même est perçue comme un enjeu dans la lutte que se livrent les classes.

Eduscol, Document d'accompagnement du programme de Terminale ES, 2012

Document 4 :



D'après Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Le Seuil, 1994

Questions sur les documents 3 et 4 :

Q1 : Que signifie la notion de capital chez Pierre Bourdieu ?

Q2 : Quels sont les trois types de capitaux distingués par Bourdieu ?

Q3 : Comment Bourdieu distingue-t-il un professeur du supérieur d'un chef d'entreprise ?

Q4 : Pourquoi peut-on dire que les travaux de Pierre Bourdieu sont une synthèse de l'approche de Marx et de Weber ?

Document 5 : doc. 13 p. 191

Q : Proposez une définition des classes sociales selon Louis Chauvel.

II/ L'actualité de l'analyse des classes sociales

A/ Les classes sociales s'effacent-elles ? L'effritement de la classe ouvrière et le développement des classes moyennes

Document 6 :

Henri Mendras et la moyennisation de la société

Henri Mendras et plusieurs sociologues français [...] critiquent la représentation pyramidale traditionnelle de la société telle qu'elle découle de l'analyse marxiste. En effet, cette dernière est inadaptée à la société française actuelle, car elle ne prend pas en compte l'importance des classes moyennes dans les processus de changements sociaux.

Plutôt que des classes, il y aurait des ensembles qui s'agenceraient pour former la société. Cela évoque l'image d'une constellation. [...] Cette perception introduit une dynamique : "Les groupes sont des galaxies qui grossissent ou réduisent, qui deviennent brillantes, s'illuminent et illuminent leurs voisins, ou au contraire s'affaiblissent et peuvent s'éteindre. Et ces galaxies s'organisent en deux constellations principales : populaire et centrale, et quelques constellations de moindre importance : les indépendants, les techniciens, l'élite dirigeante, les pauvres, etc."

Fondamentalement, deux mouvements remettent en question la vision d'une société divisée en classes sociales. D'un côté, le sentiment d'appartenance à une classe sociale s'affaiblit puisque de moins en moins de gens se disaient appartenir à la classe ouvrière ou à la bourgeoisie, et ceux qui se situaient dans la classe moyenne deviennent plus nombreux, jusqu'à être majoritaires dans l'ensemble de la population. D'un autre côté, les catégories sociales intermédiaires se multiplient. Ces deux éléments aboutissent à l'effacement de la classe moyenne elle-même, puisque, n'étant plus intermédiaire entre deux classes fortes et antagonistes, elle perd sa caractéristique propre d'être "moyenne". Comme chez Marx, il y a un mouvement d'absorption, mais sa nature est radicalement différente : ce n'est pas le prolétariat qui absorbe les classes moyennes mais l'inverse. Or, le gonflement de cette constellation centrale annonce sa disparition [...] : il n'y a plus de "classe moyenne", puisque personne ne s'intercale entre le peuple et la bourgeoisie. On assisterait donc à une moyennisation de la société.

Patrice Bonnewitz, *Classes sociales et inégalités*, Bréal, coll. Thèmes et débats, 2004

Q : Pourquoi certains sociologues parlent-ils de moyennisation de la société ?

Le sentiment d'appartenance aux classes sociales

Question : Avez-vous le sentiment d'appartenir à une classe sociale ?

| | Rappel enquête décembre 1994 | Rappel enquête juin 1998 | Rappel enquête novembre 2001 | Jun 2010 | Evolution Novembre 2001 / Juin 2010 |
|--------------|------------------------------|--------------------------|------------------------------|----------|-------------------------------------|
| Oui | 61 | 60 | 54 | 65 | + 11 |
| Non | 38 | 39 | 45 | 34 | - 11 |
| Sans réponse | 1 | 1 | 1 | 1 | = |
| | 100% | 100% | 100% | 100% | |

Question : Laquelle ?

| Ensemble des interviewés ayant le sentiment d'appartenir à une classe sociale : 65% de l'échantillon | Rappel enquête octobre 1982 | Rappel enquête octobre 1985 | Rappel enquête janvier 1993 | Rappel enquête décembre 1994 | Rappel enquête juin 1998 | Rappel enquête novembre 2001 | Jun 2010 | Evolution Novembre 2001 / Juin 2010 |
|--|-----------------------------|-----------------------------|-----------------------------|------------------------------|--------------------------|------------------------------|----------|-------------------------------------|
| Les classes moyennes | 31 | 32 | 39 | 38 | 42 | 51 | 58 | + 7 |
| La classe ouvrière, les ouvriers | 33 | 29 | 19 | 22 | 21 | 17 | 9 | - 8 |
| Les cadres | 6 | 6 | 6 | 7 | 5 | 6 | 4 | - 2 |
| Les pauvres, les exclus | 1 | 2 | 2 | 3 | 3 | 2 | 3 | + 1 |
| La bourgeoisie | 4 | 3 | 2 | 3 | 1 | 3 | 3 | = |
| Les travailleurs, les salariés | 6 | 6 | 5 | 5 | 6 | 4 | 2 | - 2 |
| La paysannerie, les paysans les agriculteurs | 4 | 5 | 5 | 4 | 2 | 1 | 1 | = |
| Les classes dirigeantes | 1 | 0 | 0 | 1 | 1 | 1 | 1 | = |
| Les commerçants, les artisans | 1 | 2 | 2 | 1 | 1 | 1 | 0 | - 1 |
| Autre | 9 | 12 | 14 | 12 | 14 | 12 | 16 | + 4 |
| Sans réponse | 4 | 3 | 6 | 5 | 4 | 2 | 3 | + 1 |
| | 100% | 100% | 100% | 100% | 100% | 100% | 100% | |

« L'état de l'opinion après les élections régionales, du 7 juin au 14 juin 2010 »,
Sondage TNS Sofres pour la Fondation Gabriel Péri

Q1 : Comment a évolué le sentiment d'appartenance à une classe sociale ? A la classe ouvrière ? A

la classe moyenne ?

Q2 : Ce document confirme-t-il l'analyse d'Henri Mendras ?

B/ Vers un retour des classes sociales ?

Document 8 :

Le retour des classes sociales ?

Dans les démocraties développées, la disparition des classes sociales semblerait un acquis et une évidence sur laquelle il est incongru de revenir. Cette question serait tranchée. [...] Pour conclure à l'existence ou à la disparition des classes sociales, la mesure des inégalités économiques et sociales est stratégique : elle est la seule démarche permettant de diagnostiquer leur stabilité, leur diminution ou leur amplification, ainsi que leur structuration. [...] Si certains critères mettent en évidence un recul de la réalité des classes, soit dans la période 1965-1980, soit pour les générations de l'entre-deux-guerres jusqu'aux premières générations du baby boom, nous assistons depuis lors à une pause, voire à un regain de certaines inégalités. Le passage de la croissance rapide à la stagnation (ou croissance molle) a eu, en soi, un impact inégalitaire : la croissance permet de projeter un rattrapage à l'horizon de la vie ou d'une génération à l'autre, alors que la stagnation offre une vision d'immobilité. [...] Un certain nombre d'arguments permet donc de parler de maintien, voire de retour, des classes sociales.

Pour autant, dans ce diagnostic, un élément demeure manquant : celui concernant les identités collectives, autrement dit la conscience de classe. [...] L'identité collective telle que l'on pourrait la définir se révèle à tout un ensemble de critères : le sentiment d'appartenir à une classe sociale, la mobilisation animée par des syndicats spécifiques, l'unité d'action politique au travers de partis structurés sont, sans aucun doute, les points centraux de l'analyse. Il est indubitable qu'entre 1949, où 40 % des salariés étaient syndiqués et aujourd'hui, où ils ne sont plus que 10 %, une perte de mobilisation est évidente. Au long des Trente glorieuses, le PCF a représenté de 20 à 25 % des votes, contribuant à une activation permanente de la classe ouvrière. A 30 ans de distance, tout cela évoque un monde englouti. [...] Objectivement visibles mais subjectivement désarticulées, les classes sociales sont porteuses d'un avenir plus ouvert qu'on ne le conçoit généralement.

Louis Chauvel, « Le retour des classes sociales ? », *Revue de l'OFCE*, n°79, octobre 2001

Q1 : Pourquoi Louis Chauvel ne remet-il pas complètement en cause la thèse de la moyennisation ?

Q2 : Pourquoi peut-on parler d'un retour des classes sociales ?

Q3 : Expliquez la phrase soulignée.

Document 9 :

Des classes sociales sans conscience ?

Un certain nombre d'arguments permet de parler de maintien, voire de retour, des classes sociales. Pour autant, dans ce diagnostic, un élément demeure manquant : celui concernant les identités collectives, autrement dit la conscience de classe. [...] L'identité collective telle que l'on pourrait la définir se révèle à tout un ensemble de critères : le sentiment d'appartenir à une classe sociale, la mobilisation animée par des syndicats spécifiques, l'unité d'action politique au travers de partis structurés sont, sans aucun doute, les points centraux de l'analyse. Il est indubitable qu'entre 1949, où 40 % des salariés étaient syndiqués et aujourd'hui, où ils ne sont plus que 10 %, une perte de mobilisation est évidente. Au long des Trente glorieuses, le PCF a représenté de 20 à 25 % des votes, contribuant à une activation permanente de la classe ouvrière. A 30 ans de distance, tout cela évoque un monde englouti. Pour autant, il est difficile de dire que le vote cesse de discriminer socialement les différentes classes sociales.

L'indicateur le plus difficile à interpréter concerne le « sentiment d'appartenance à une classe sociale », tel que les sondages de l'IFOP et de la SOFRES nous le restituent. [...] Plus intéressante est l'expansion de ceux qui se sentent membres de la « classe moyenne », dont le pourcentage croît alors que décline celui de la population se sentant appartenir à la classe ouvrière. La population ressentant une appartenance à la bourgeoisie devient quant à elle de plus en plus ultraminoritaire, les milieux aisés se réappropriant l'image d'une classe moyenne à peine supérieure. Plus subtilement, les réponses « autres » se sont multipliées. Que recouvrent de telles réponses ? On

peut émettre l'hypothèse qu'il s'agit notamment de ceux qui, s'ils avaient disposé d'une plus large palette de réponses, auraient déclaré des positions telles que « les petits », « le peuple », voire « les exclus », « les pauvres » et de nombreuses autres situations que la « classe ouvrière » ne représente pas. [...]

Pour autant, il n'existe pas de mots sur la place publique, et certainement pas dans le discours actuel des partis, pour exprimer les besoins sociaux correspondant à ces positions sociales situées à l'intermédiaire entre une classe ouvrière incluse et une pauvreté marginalisée. Les sondages d'opinion sont ainsi dans l'incapacité de repérer que la « classe ouvrière » n'est plus la seule composante des « classes populaires », syntagme qui semble par défaut le terme le plus envisageable. Les membres de cette classe, faute d'entendre et de trouver un mot qui puisse leur convenir, se présentent eux-mêmes comme membres de la classe des « petits » ou des « exclus ».

L. Chauvel. « Pouvons-nous de nouveau parler de classes sociales ? », in J. Lojkine, *Les sociologies critiques du capitalisme*, PUF, coll. Actuel Marx, 2002.

Q : Comment interpréter la montée des réponses “autres” selon Chauvel ?

Document 10 : doc. 1 p. 206

Q1 : Décrivez l'évolution des inégalités et de la conscience de classe depuis 1830 en France.

Q2 : D'après ce document, le recul de la conscience de classe est-il irréversible ?

Document 11 :

La grande bourgeoisie, classe "réelle"

Les années quatre-vingt-dix voient s'affirmer la prédominance d'une idéologie libérale qui rejette la notion de classes sociales. [...] Bien au contraire nous entendons montrer que, s'il existe encore une classe, c'est bien la bourgeoisie, ces familles possédantes qui parviennent à se maintenir au sommet de la société où elles se trouvent parfois depuis plusieurs générations. La société française de la fin du XXe siècle est une société profondément inégalitaire. Les grands bourgeois sont riches, mais d'une richesse multiforme, un alliage fait d'argent, de beaucoup d'argent, mais aussi de culture, de relations sociales et de prestige. Comme les handicaps sociaux se cumulent, les privilèges s'accumulent. [...]

Que se passe-t-il à l'abri des regards indiscrets ? D'abord une intense sociabilité, dont les enjeux sont beaucoup plus importants que ne le laisse supposer une expression comme « vie mondaine ». À travers celle-ci s'accumule et se gère une forme de richesse essentielle, le capital social. Un capital qui, comme le capital économique, ignore les frontières : le capital social est lui aussi cosmopolite. La grande richesse se construit et se vit à l'échelle planétaire. La densité des relations conduit à une sorte de collectivisme paradoxal. Les familles mettent en commun une partie de leurs patrimoines et de leurs ressources dans le cadre des échanges incessants qui rythment leur vie. La richesse des uns vient ainsi accroître celle des autres par la médiation d'une intense sociabilité qui partage les valeurs d'usage, sans que, bien entendu, la propriété patrimoniale soit pour autant écornée. [La bourgeoisie] est à peu près la seule au début du XXIe siècle à exister encore réellement en tant que classe, c'est-à-dire en ayant conscience de ses limites et de ses intérêts collectifs. Aucun autre groupe social ne présente, à ce degré, unité et conscience de soi. La bourgeoisie est bien toujours là, fidèle à la position, dominante. Classe en soi et classe pour soi, elle est la seule aujourd'hui à prendre ce caractère qui fait la classe réelle, à savoir d'être mobilisée.

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, La Découverte, coll. Repères, 2007

Q : Pourquoi la grande bourgeoisie constitue-t-elle une classe "réelle" ?

III/ La diversité des critères de différenciation sociale

A/ Une différenciation selon l'âge et la génération

Document 12 : doc. 1 p. 198

Document 13 :

Vers la lutte des âges ?

Pour L. Chauvel, la solidarité intergénérationnelle est mise à mal. Durant les Trente glorieuses, le « système de l'escabeau » assure la dynamique sociale suivant le principe suivant : les nouveaux arrivants sur le marché du travail sont payés à un salaire supérieur à celui auquel étaient embauchés leurs aînés. Ils gagnent moins que leurs pères toujours actifs, mais leur progression salariale fait qu'en fin de carrière, ils ont un salaire beaucoup plus élevé que la génération précédente. Cette dynamique est doublement intégratrice au niveau de l'entreprise (respect mutuel intergénérationnel) et au niveau familial (potentialité d'autonomie plus forte chez les jeunes).

Mais si pendant les Trente glorieuses la génération n'était pas un facteur de discrimination, elle le devient à partir des années 1980. L. Chauvel montre en effet que la loi du progrès générationnel de long terme est devenue obsolète : les actifs qui entrent sur le marché du travail au début des années 1980 sont confrontés à des rémunérations plus faibles et à une précarité accrue par rapport à leurs aînés. On peut donc se poser la question de l'existence d'une nouvelle « gérontocratie » et d'une « lutte des âges » qui se substituerait à une lutte des classes.

A. Beitone et alii, *Sciences sociales*, Sirey, coll. Aide-mémoire, 4e édition, 2004

Questions sur les documents 12 et 13 :

Q1 : Pourquoi, pendant les Trente Glorieuses, peut-on parler de système de l'escabeau ?

Q2 : Pourquoi peut-on dire qu'il y a une lutte des âges aujourd'hui ?

B/ Une différenciation selon le sexe et le genre

Document 14 : doc. 9 p 202

Q1 : Pourquoi peut-on parler de "ségrégation sexuelle des métiers" ?

Q2 : Qu'est-ce que le plafond de verre ?

C/ Une différenciation spatiale

Document 15 :

De l'inégalité sociale à l'inégalité spatiale

La question de l'inégalité spatiale tend [...] à prendre le pas sur celle de l'inégalité sociale. [...] Les « pauvres », depuis des siècles, étaient des gens qui travaillaient pour les propriétaires du sol ou du capital. [...] Les pauvres aujourd'hui, et c'est un fait nouveau à l'échelle séculaire, sont désormais, en France, pour l'essentiel les exclus du travail et des luttes sociales. La question cruciale n'est plus tant désormais de savoir ce qu'ils font, que là où ils sont. L'enjeu social tend à se réduire à un enjeu local : la Seine-Saint-Denis, les Minguettes, la Corse, le Bassin Minier... le marquage territorial se substituant à l'appartenance de classe, c'est-à-dire à la position dans la production. L'énergie n'est plus dans le rapport de force et le choc des intérêts du travail et du capital, adversaires indissociablement liés, mais dans l'évitement spatial. [...] Le conflit entre le pauvre et le riche ne se règle plus aujourd'hui, une bonne fois, sur le terrain social, il s'enlise désormais par la mise à distance, au sens propre, des protagonistes. [...]

Pour aller vite, les inégalités entre les grands territoires se réduisent du fait de mécanismes macro-économiques (et notamment des puissants dispositifs de redistribution publique et privée du revenu sur le territoire), alors que celles qui se développent au niveau infraurbain tiennent plutôt à des mécanismes microsociaux. Quand l'État et la sécurité sociale raccommode les grandes pièces du territoire en mobilisant des dépenses équivalentes à plus de 50% du PIB (et donc à plus de 70% du revenu des ménages français), les comportements ségrégatifs des ménages — souvent relayés par leurs élus locaux — le mitent finement.

Laurent Davezies, « De la question sociale à la question spatiale », *Lien social et Politiques*, n° 52, 2004

Q1 : Pourquoi le "marquage territorial" tend-il à se substituer à "l'appartenance de classe" ?

Q2 : Qu'est-ce que la ségrégation spatiale ?